

ANNE ET PATRICK POIRIER

une archéologie de la mémoire

Madeleine Filippi

■ Des vestiges archéologiques... des mou-
lages... des cartographies... des dieux bles-
sés dans un espace public... des pétales
scarifiés...

Vous êtes-vous déjà arrêtés devant une œuvre des Poirier? Quel que soit le médium, le spectateur se retrouve confronté à l'expérience du souvenir. Celui offert par les artistes et celui, plus personnel, qu'il vient réanimer en nous. Anne et Patrick Poirier sont un couple d'artistes français, l'une marseillaise, l'autre nantais. Tous deux nés pendant la guerre, leur œuvre est une exploration de la mémoire à travers l'histoire, et les vestiges de cités réelles et imaginaires. Leur collaboration débute sur les bancs de l'École nationale des arts décoratifs, mais se concrétise au moment de leur séjour en commun à la Villa Médicis. Durant cette célèbre résidence, les Poirier mettent en place leur processus de travail, dont le point de départ est toujours le hasard et la découverte d'un territoire.

Fondée sur une prospection in situ, loin de l'atelier, la production de leurs œuvres tient toujours compte de la notion primordiale de temps. La découverte nécessite un temps long sur place, ils habitent les pays qu'ils découvrent pour mieux se saisir de l'histoire et ses indices. Chacun d'eux dans son milieu respectif d'exploration essaie de capturer le souvenir des longues heures d'enquête. Elle

par le dessin et lui par la photographie. Puis vient le temps de la mise en commun des découvertes. Et c'est alors qu'ils imaginent ensemble l'œuvre finale.

De l'empreinte à l'installation, en passant par la sculpture et la photographie, ils parviennent à ne faire qu'un et décident du médium le plus approprié à l'idée retenue. Ces camarades de jeux, comme ils se plaisent à se définir, travaillent ainsi car ces expériences leur rappellent leur enfance. Ces moments où l'on s'émerveille d'un rien, où chaque trouvaille devient un trésor précieux. Après être restés cinq ans à Rome, ils passeront près de 35 autres années en Italie. Pendant longtemps, leur travail tire essentiellement sa source de l'exploration de sites antiques. Leur œuvre se concentre sur les ruines, inspirées d'Ostie, de la Domus Aurea ou des villes et récits imaginaires rencontrés dans les fictions de Borges, de la mythologie ou encore de l'écrivain Wilhelm Jensen.

Cette esthétique au prime abord néoclassique les a placés en marge des modes parisiennes. Le couple sans cesse en déplacement, leurs œuvres ne correspondaient pas à ce que réalisait, au même moment, la génération des artistes français, nés également pendant la guerre, qui s'attachaient à imaginer des auto-fictions appelées bien plus tard des « mythologies personnelles ». Alors en Italie, le couple est marqué par l'arte povera, dont l'influence se fait principalement ressentir dans le traitement des matériaux à travers lesquels est mise en lumière, depuis une cinquantaine d'années, une esthétique du fragment, de la ruine et de la dystopie. La compréhension de

Tandis qu'à Milan, cet hiver, trois expositions (Palazzo Borromeo, Galleria Fumagalli et Casa degli Artisti) forment un hommage d'Anne et Patrick Poirier à Dante, le musée Ingres Bourdelle de Montauban leur ouvrira ses portes l'été prochain. Occasion pour Madeleine Filippi de revenir sur ce duo qui a fait du temps et de la mémoire son terrain d'exploration.

leur œuvre ne peut être chronologique ou thématique tant certains motifs se retrouvent tels des leitmotivs. On observe cependant certains basculements.

Les Poirier se définissent tour à tour comme archéologues et architectes. Au départ, c'était pour leur permettre une plus grande liberté d'accès aux sites lors de leurs voyages, mais, rapidement, cela a également eu une incidence sur leur manière de créer.

ARTISTES-CHERCHEURS

Ces emprunts à l'archéologie se retrouvent à travers différents aspects telles la collecte, la classification, l'utilisation de certains procédés comme le recours aux maquettes, aux fragments, à la technique de l'empreinte et aux cahiers de fouilles. Les installations imaginées par le duo dégagent une aura de fragilité qui nécessite une mise en sécurité et un travail d'identification. On retrouve, en effet, de nombreuses vitrines, boîtes, herbiers, etc. Les maquettes de villes réelles ou imaginaires, quant à elles, deviennent des repères topographiques. Ces éléments sont une référence directe à la figure de l'artiste-chercheur, ils évoquent la scénographie muséale et ne cesseront de hanter la démarche des Poirier marquée par cette mise en abîme de la recherche scientifique autour de la mémoire d'un lieu et d'une culture. Mais les Poirier vont plus loin encore, jusqu'à plonger le spectateur dans l'expérimentation même de la découverte archéologique par l'intermédiaire de deux procédés. Tout d'abord par le recours à des installations monumentales souterraines telles que *Dépôt de mémoire et d'oubli* (1992), où

Anima Mundi. 2019-2021. Cailloux de marbre *marble*.
Dimensions variables. Vue de l'exposition *exhibition view*
abbaye du Thoronet, 2021. © Anne et Patrick Poirier ;
Coll. des artistes ; Court. galerie Mitterrand ;
Ph. Jean-Christophe Lett)

le visiteur, après avoir descendu un escalier, découvre dans une succession de salles obscures, à l'aide d'une lampe électrique, les vestiges d'un monde polythéiste ; ou encore, *Mundus subterraneus* (1996) présentée à la triennale d'art contemporain d'Oberhausen, à observer à l'aide de jumelles mises à disposition. Le second procédé est l'ascension qui apparaît en filigrane dans la démarche du duo, avec la présence des échelles et l'idée de déambulation, que l'on retrouve notamment dans leur travail dans l'espace public et les jardins, où ils s'amuse à contraindre le spectateur à la balade, à l'exercice de la découverte, à se positionner pour mieux voir, comme le révèle la série *Jupiter et les Géants* (1982-1992), ou encore leur récente exposition à l'abbaye du Thoronet (1).

C'est en se penchant sur le choix des titres des œuvres et des expositions que l'on devine la quête de ces artistes-chercheurs. Ils convoquent tour à tour la mémoire et l'oubli, et suggèrent la nécessité d'agir face à l'histoire et au temps. Ainsi, à travers ces détours par l'archéologie et la sémiologie, se déploie un temps que Walter Benjamin disait « saturé d'à-présent (2) ».

DE L'INCONSTANCE DU TEMPS

Les œuvres des Poirier oscillent entre le paradigme du temps qui détruit et celui qui préserve la mémoire. Parfois les deux cohabitent, comme on l'observe aisément dans l'approche topographique, et peut-être de manière plus évidente encore dans la série sur les utopies architecturales. *Exotica* (2000), composée de divers matériaux de récupération et néons, représente une vision apocalyptique du futur. Ces villes anarchiques, chaotiques, en extension continue, victimes du changement climatique, dans lesquelles les eaux et la végétation ont transformé les cités du futur en terrain hostile, viennent se confronter à l'œuvre *Danger Zone* (2001) qui représente un abri protégé sous une bulle, entre ex-voto et préservation d'une société révolue. Ce qui pourrait passer pour une sorte de musée de fortune ou un laboratoire. Au sein d'une même série sur les utopies architecturales actuelles, cette mise sous cloche apparaît telle une parenthèse, une césure du temps pour penser, sauvegarder.

Ce déplacement du paradigme du temps s'opère au tournant des années 1970. Après leur séjour au Cambodge, les Poirier découvrent horrifiés à leur arrivée à New Delhi, que la guerre explose sur ce territoire qu'ils ont arpenté. Présente mais pas encore revendiquée, la notion de préservation s'affirme. Aux vitrines et meubles à tiroirs renfermant des objets à sauver s'adjoignent depuis plusieurs années des œuvres qui convoquent un art ancestral mnémotechnique : l'*ars memoriae*, ce procédé par lequel on visualise une architecture pour se souvenir d'un récit. Dans

Anima Mundi (2021) par exemple, les Poirier viennent poser des vestiges, ici des pierres, pour dessiner un cerveau, dépositaire de nos souvenirs. Sans que l'on puisse les rattacher à un lieu précis. Une re-temporalisation s'opère au sein des œuvres, dans lesquelles passé et présent se lient.

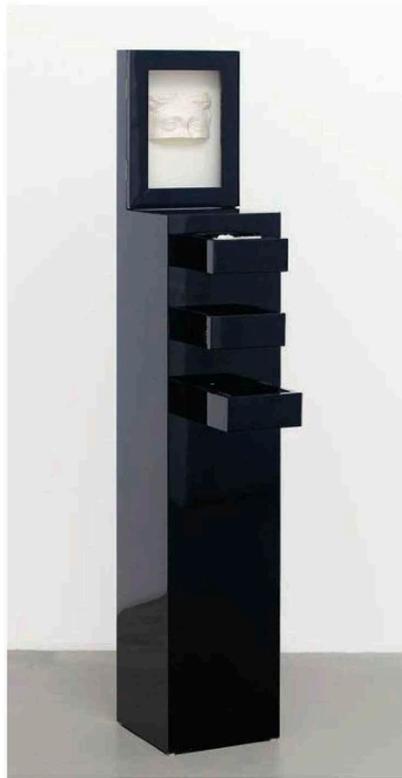
Il est évident que cette exploration de la mémoire ne peut s'effectuer sans la prise en compte de ce paradigme du temps, mais qu'en est-il de celui du langage ?

RHÉTORIQUE

La question du langage apparaît en filigrane dans l'œuvre des Poirier. Au départ à travers l'écriture (notes, inscriptions, mots en néon), puis le son et l'*ars memoriae*. Le duo imagine un vocabulaire poétique qui s'agrège d'œuvre en œuvre pour devenir langage. La notion de langage est à rapprocher de la dimension psychanalytique revendiquée dans leur démarche, comme l'illustre leur manière d'appréhender la mémoire à travers l'association des registres symbolique et réel au sein d'une même œuvre. En témoignent aussi leur fascination commune pour les ruines et Rome (3) ainsi que leur

Les Archives de l'archéologue. 1992. Cabinet en bois laqué noir et matériaux divers *cabinet in black lacquered wood and various materials*. 171 x 30 x 30 cm.

(© Anne et Patrick Poirier ; Coll. des artistes ; Court. galerie Mitterrand, Paris ; Ph. Aurélien Mole)



intérêt pour la métaphore archéologique développée par Freud (4) qui apparente le travail du psychanalyste en train de reconstruire « ce qui a été oublié » à celui de l'archéologue. Une ville palimpseste où coexisteraient différentes temporalités. Et c'est ici l'enjeu du langage dans la démarche du duo d'artistes. La position de chercheur est une condition nécessaire. Ils ne sont pas de simples archéologues ou architectes reconstruisant des édifices. En intégrant la rhétorique, ils travaillent sur le vivant, en reconstruisant « ce qui a été oublié », ils convoquent une culture commune.

Ainsi, sans jamais s'éroder, l'œuvre d'Anne et Patrick Poirier fonctionne en rhizome, dans lequel chaque objet (échelles, escaliers, plumes, etc.) devient un élément de langage. De cette manière, les Poirier parviennent à réveiller des souvenirs collectifs. Le travail sériel, associé aux nombreuses résurgences de motifs et aux références à des éléments inconscients – ou non – du sacré (plumes, crânes, gongs), confère à leurs œuvres une charge émotionnelle. Ce méta-langage inconscient de la mémoire offre au spectateur l'expérience de la conscientisation de l'exercice mnésique. En effet, la mémoire personnelle d'un lieu vient se confronter à l'expérience collective de la reminiscence.

Avec cette tension permanente entre le passé et le présent, les œuvres d'Anne et Patrick Poirier sont faites de plusieurs couches mnésiques : personnelle, générationnelle et culturelle. Elles participent d'une archéologie de la mémoire où chaque fragment du passé vient révéler la fragilité des civilisations et de la condition humaine. ■

1 Exposition *Anima Mundi* (19 mai-18 octobre 2021, commissariat Laure Martin-Poulet). 2 Walter Benjamin, « Sur le concept d'histoire », dans *Œuvres III*, Gallimard, 2000, p. 439-445. Dans « Sur le concept d'histoire », Walter Benjamin fait de l'historien-collectionneur un prophète : en vivant son époque le regard tourné vers l'arrière, il est poussé vers l'avenir. 3 Plusieurs œuvres autour de la figure de *Gradiva* de Jensen et son analyse par Freud ont été réalisées par les Poirier. 4 Dans plusieurs ouvrages, Freud évoque la place centrale de Rome dans sa réflexion sur les rêves et la mémoire. Dans *Malaise dans la civilisation*, Rome devient le modèle de l'inconscient humain. La démonstration de la conception selon laquelle « rien dans la vie psychique ne peut se perdre, rien ne disparaît de ce qui s'est formé, tout est conservé d'une façon quelconque et peut réparaître dans certaines circonstances favorables » est illustrée par la référence au développement de Rome, depuis ses débuts jusqu'au présent.

Madeline Filippi est commissaire d'exposition et critique d'art indépendante. Elle oriente ses recherches autour des axes : *Archive(s) – Mémoire(s) – Langage(s)*, au sein d'institutions culturelles publiques et privées. Elle est membre du conseil d'administration de C-E-A et de l'AICA France et enseigne à l'université de Corse.